

NÉCROLOGE

Mgr Ernest Jouin (cours 1862). — Ce fut un Combréen fidèle, je dirais même, si j'osais, le plus fidèle des Combréens. Il se plaisait en toute occasion à rappeler ce qu'il devait à Combrée, dans sa fierté d'être de chez nous : « C'est à Combrée que je dois tout, proclamait-il devant un nombreux auditoire, lors des fêtes du centenaire, au Père Piou, « le Saint », ma vocation; à M. Supiot, mon professeur de troisième, de seconde, de rhétorique, le premier éveil de l'esprit avec de telles émotions qu'elles ont gardé jusqu'à ce jour mon enthousiasme de quinze

ans; au vénéré M. Claude, mon professeur de philosophie, assez de logique pour ne pas raisonner en *barbara*, et un grain de bon sens suffisant pour ne pas être présomptueux, assez tempéré pour ne pas être prudent jusqu'à la peur ! » Il conserva ces sentiments de reconnaissance jusqu'à sa mort : quelques semaines avant sa fin qu'il présentait déjà, il fit appeler le supérieur de Combrée et après l'avoir interrogé sur la prospérité du collège comme aussi sur ses besoins, il le rendit bénéficiaire d'une généreuse aumône dont on lui avait laissé la libre disposition. Il n'avait plus personnellement les moyens de nous continuer ses libéralités et il en souffrait plus que l'on ne saurait s'imaginer. C'était en effet sa façon à lui de traduire ses sentiments : il donnait largement dans la mesure de ses moyens et parfois même un peu au-delà. Ses visites à Combrée se marquaient presque toujours par quelque aménagement nouveau ou quelque embellissement de la maison : il voulait qu'elle présentât aux élèves un visage accueillant et aimable. Le plus naïvement du monde, il provoquait les doléances et ses yeux fureteurs savaient découvrir les travaux qui s'imposaient. Après avoir fait parqueter les dortoirs à ses frais, il paya le pavage des cloîtres. Les élèves n'avaient point de salle pour jouer la comédie : l'abbé Jouin fit bâtir la salle que les téméraires seuls osaient rêver et le donateur poussa même la munificence jusqu'à la décorer d'un plafond lambrissé et à la doter d'une vaste scène, pourvue de la machinerie la plus moderne pour l'époque. Ce n'était là du reste, que le moindre gage d'affection que cet Ancien au grand cœur nous donnait : il peuplait le collège de petits parisiens délurés, aux yeux aussi vifs que leur esprit, qui étaient des boute-en-train sur la cour, en même temps que les modèles de tous à l'étude. C'était là certes, un singulier témoignage d'estime, puisqu'aux collèges qui foisonnent à Paris, il préférerait Combrée et qu'il confiait à son ancien collège, le soin de l'éducation et de la formation morale de ses jeunes paroissiens les plus chers. Ses espérances ne furent point déçues : il eut la joie d'accompagner à l'autel plusieurs d'entre eux, dont certains furent dans la suite ses collaborateurs. Aussi, la reconnaissance que Mgr Jouin avait pour Combrée, Combrée la lui reporte pleinement et c'est là la raison de ce court et trop tardif hommage (1) qui rappellera à tous les anciens, en même

(1) M. le chanoine Sauvêtre, ancien curé de St-Etienne-du-Mont et ami intime de Mgr Jouin, prépare une biographie détaillée qui ne manquera pas d'intéresser les anciens élèves.

temps que le beau caractère fortement trempé que fut Mgr Jouin, ce que Combrée doit à ce cœur « magnanime », pour employer le mot si exact d'un ancien élève.

Cette fidélité Combréenne n'était, si l'on peut dire, que l'une des nombreuses fidélités de Mgr Jouin. Un de ses amis parmi les meilleurs regardait en effet comme le signe caractéristique de son âme, sa fidélité. Et à bon droit : une fois que Mgr Jouin s'était donné, il savait difficilement se reprendre. L'amitié avait chez lui des racines profondes : quand il avait jugé quelqu'un digne de sa confiance, il se reposait sur lui les yeux fermés ; il ne s'arrêtait pas à la pensée décevante que l'on n'est jamais mieux trompé que par les siens, et il ne suffisait pas d'une seule peccadille pour ébranler sa sérénité ! C'est qu'il avait une âme limpide et sans détours et son défaut, si défaut il y a, fut de mesurer toujours autrui à son aune. Sa droiture n'avait d'égale que sa franchise et il avait peine à imaginer des sentiments retors et intéressés qu'il n'éprouvait point. Jamais homme en effet ne fut moins courtisan que lui : il traça son sillon tout droit, en bousculant peut-être quelque peu les uns ou les autres, mais ce fut à force de travail persévérant, sans rien devoir à la flatterie ni sans jamais sacrifier un iota de ses convictions. Tendait-il la main à ceux que la Providence mettait sur sa route ? Il était le dernier à suspecter leurs intentions et à penser qu'il pouvait aider des gens indignes de son intérêt ou de son estime.

Cet optimisme foncier le rendait en effet accueillant à tous. On ne frappait jamais en vain à son huis. Pauvre ou riche, puissant ou besogneux, chacun était assuré de la même cordialité. Les humbles avaient peut-être sa préférence : dans ses relations avec les gens des classes supérieures, une certaine timidité naturelle paralysait quelque peu sa bonne grâce. Devenu curé de St-Augustin, il s'était entouré d'un certain luxe et menait un train de vie qui aurait pu risquer de le séparer de la foule : on savait que c'était la faute de la charge et non celle des sentiments, et pour pénétrer jusqu'à lui, on traversait sans se laisser intimider les salons en enfilade à l'aspect cossu et on l'abordait sans trop d'émoi, malgré l'attitude réservée qu'il gardait devant son bureau surchargé de dossiers, sous la lumière d'une haute fenêtre, pendant les premiers instants de l'entrevue : c'était sa réputation d'homme aimable et de prêtre charitable qui vous avait amené jusqu'à lui. Mais on était bien vite mis à l'aise :

les confidences, un nom connu jeté dans la conversation, le rappel d'un souvenir le déridaient; ses yeux pénétrants brillaient d'un éclat malicieux et il vous tenait sous le charme de ses paroles. Jamais on n'avait l'impression d'avoir pu l'importuner; l'affabilité était chez lui la forme la plus souriante de la charité.

Il n'avait pourtant guère de loisirs. Pendant longtemps, il mena de front la vie la plus active de directeur d'œuvres et une vie d'étude digne d'un bénédictin, et si dans ses dernières années, il travaillait surtout dans sa bibliothèque, il prenait encore toutes les décisions importantes qui intéressaient sa paroisse. Il était certes singulièrement doué pour le travail intellectuel. Il s'assimilait promptement et comme sans effort tout ce qu'il lisait; il avait ainsi acquis la plus vaste érudition qui étayait la moindre de ses idées dans le moins important de ses écrits. Il s'intéressait presque également à toutes les œuvres de l'esprit, aussi bien aux études d'exégèse par exemple, qu'à la poésie, que son imagination brillante et sa sensibilité délicate le préparaient à goûter. Il se laissa même séduire par la Muse, et il écrivit de petits poèmes de circonstance aussi faciles qu'agréables : chansons badines pour son patronage, cantiques, oratorio en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, dont son ami Alexandre George composa la partition. Il avait lui-même du goût pour la musique et il avait assez cultivé ce talent pour pouvoir jouer sur son piano les œuvres des grands maîtres et pour composer de jolis airs pour ses jeunes gens. Ce n'est que sur le tard, qu'il étudia les règles de l'harmonie, quand il entreprit d'écrire pour son théâtre. Directeur d'œuvres et impresario à l'occasion, il conçut en effet le dessein de ressusciter le théâtre chrétien populaire. Les œuvres manquaient : il se mit à la tâche et écrivit des pièces où le dialogue cède souvent la place au chant et à la musique et qui par bien des côtés, ressemble aux « mystères » du Moyen-Age. La Pastorale de la Nativité, Jeanne d'Arc, la Passion sont les plus connues de ses œuvres qui sont encore reprises et jouées chaque fois avec grand succès. Cette activité littéraire et artistique, qui aurait suffi à occuper la vie d'un autre, n'étaient qu'un délassement pour ce grand travailleur. Il réservait le meilleur de son temps à son ministère et à ses études théologiques. Il lisait et annotait chaque jour les écrits des Pères. Un prêtre, à son avis, n'était jamais assez savant dans sa partie où il doit être un spécialiste mieux entendu qu'un laïc : quel autre plus que lui, a la mission de défendre l'Eglise ?

C'est dans cette conviction profonde que l'on peut seulement trouver l'explication de cette activité inlassable qui nous déconcerte. Mgr Jouin avait une grande passion au cœur, l'amour de Dieu et de son Eglise, et aucun effort ne lui paraissait trop rude, quand il le croyait utile aux desseins du Maître auquel il avait voué sa vie. Au temps de son adolescence, encore élève à Combrée, il s'était consacré à Dieu et bien moins encore que dans ses relations avec ses amis, il essaya de se reprendre : Dieu régna complètement sur son cœur et sur ses activités. En chaire, « quand les yeux vifs et terribles sous les sourcils épais », il dénonçait les erreurs ou exposait la doctrine, il Le servait. Quand il fonda la Revue Internationale des Sociétés Secrètes qu'il fit longtemps vivre de ses deniers, il Le servait. Quand dans la Revue du Catéchisme qu'il fonda aussi, il adaptait sa science théologique à l'intelligence des enfants et des « honnêtes gens », il Le servait encore. Il Le servait enfin en donnant une leçon de fidélité au Pape, quelques jours avant sa mort, quand il disait avec énergie à l'un de nos camarades Combréens : « Le seul espoir de salut est dans l'intervention du Pape, seul capable d'arracher le monde à l'emprise des forces mauvaises. » Quoi qu'il fût, ses intentions furent toujours droites. Il n'eut ici-bas qu'une ambition : augmenter le règne de Dieu sur le monde et dans son âme. Car sa vie si active et si dévouée n'était pas seulement une façade sur rue : attiré dans sa jeunesse par la vie contemplative, il menait dans le monde la vie d'union à Dieu et de mortification d'un moine. Un jour qu'il était en Suède, ses manières lui attirèrent cette réflexion d'une protestante : « Vous, vous êtes un moine ». Elle avait vu juste. Mgr Jouin, aussi détaché en esprit qu'un religieux de tous les honneurs du monde et de la fortune, n'avait pas peur des macérations pour forcer le cœur du Bon Dieu !

Mgr Jouin naquit à Angers le 21 décembre 1844. Il commença ses études à Mongazon où il fit sa première Communion, puis, après avoir passé quelques années à l'Institution libre Saint-Julien, il entra en troisième à Combrée (1). Il ne promettait guère d'être un brillant

(1) Dans son cours qui porta plus tard le nom de « grand cours », autant par le nombre d'élèves qu'il comptait — 51 élèves en troisième et 53 élèves en seconde — que par la qualité de ses membres, se trouvaient en particulier Julien Bessonneau, le grand industriel angevin; Henri Sagnier, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Agriculture de France, et Joubert, « roi » au Tanganyika.

élève : de santé délicate, il fréquenta presque aussi souvent l'infirmerie que la classe. Mais s'il ne profita pas autant qu'il aurait pu des leçons de ses maîtres, il travailla à la formation de sa volonté sous la direction du « Saint » abbé Piou qui eut tant d'influence sur les élèves de sa génération. Cet aumônier si clairvoyant et si sage lui fit reconnaître la vocation qui le marquait pour le sacerdoce sans qu'il la soupçonnât encore. Ernest Jouin aussitôt ne voulut pas être en reste de générosité avec le Bon Dieu : à dix-sept ans, avec la permission de son directeur, il fit vœu d'obéissance et de chasteté et se traça un programme de pénitence auquel il fut fidèle toute sa vie durant. Un élan de générosité (2) soulevait alors pour ainsi dire les adolescents au-dessus d'eux-mêmes : n'avaient-ils pas vu l'année d'avant, leur camarade de cours et ami, Joubert, notre « Joubert l'Africain » quitter les exercices scolaires pour courir à la défense du Pape ?

Ses études secondaires achevées, Ernest Jouin, qui se sentait du goût pour la prédication, en même temps qu'un besoin pressant de vie parfaite, entra à Flavigny, au noviciat des Dominicains, en septembre 1862. Mais il ne porta l'habit des Frères Prêcheurs que pendant quatre années. Sa santé si débile ne put résister à la rigueur de la Règle : il lui fallut accepter de n'être moine qu'au milieu du monde. Rentré à Angers, il reçut la prêtrise des mains de Mgr Angebault, en 1868. Pendant les sept années qu'il passa dans le diocèse, il n'eut guère l'occasion de se distinguer. On l'appréciait pourtant, pour ses manières aimables, sa docilité, son dévouement et un certain talent oratoire, toutes qualités qui, après Brézé, son premier poste, le firent nommer à Angers, d'abord à Saint-Joseph, puis à la Cathédrale.

Mais la Providence l'appela à se dépenser sur une scène plus vaste. Madame Jouin s'était fixée à Paris où habitaient déjà deux de ses fils et elle désirait fort que l'autre vint les y rejoindre. L'abbé Jouin s'en ouvrit à Mgr Freppel, mais celui-ci, qui se connaissait en hommes, avait jugé le jeune vicaire et, comme il pensait

(2) Pour s'en tenir aux cours contemporains de Mgr Jouin, il y eut quatre vocations de missionnaire dans le cours supérieur au sien, trois seulement dans son cours, mais onze dans le cours inférieur. Tous avaient été dirigés vers les Missions Etrangères par l'abbé Piou (1798-1881) qui fut récompensé de ce zèle missionnaire par le titre de membre honoraire de cette Société.

qu'on pouvait beaucoup attendre de son talent, il hésitait à priver son diocèse de services aussi précieux. Il ne céda à ses sollicitations qu'au bout d'un an, en 1875, en lui donnant comme viatique cette parole assez peu réconfortante : « Je connais Paris, vous n'y réussirez pas ». C'est sous de pareils auspices — qui heureusement ne se réalisèrent pas — que l'abbé Jouin commença son ministère parisien à Saint-Etienne du Mont. Après deux ans de vicariat dans cette paroisse, il fut nommé chapelain de Sainte-Geneviève : il s'adonna alors à la prédication, pour laquelle il avait des dispositions naturelles, tout en préparant son doctorat en théologie qu'il passa avec succès. En 1882, quand l'église Sainte-Geneviève fut fermée au culte, on lui donna la paroisse de Joinville-le-Pont à desservir. C'était une lourde charge : il était seul et il avait presque tout à organiser. Sans se décourager, il se met à l'œuvre avec toute son ardeur et son jeune enthousiasme. Il commence par les enfants sur lesquels il lui est plus facile d'avoir quelque emprise : « Ils ne savent rien, écrit-on. Il multiplie pour eux les instructions et le jeudi, fait jusqu'à huit heures de catéchisme. Le peuple ne va pas à l'église ; il l'y attire par des chants, des fleurs, des prédications extraordinaires ». Enfin pour approcher les malades dont les portes lui demeurent closes (1), il installe dans sa paroisse les Servantes des Pauvres, fondées à Angers, un peu sous l'inspiration de sa mère et ces humbles et adroites religieuses lui préparent si bien les voies qu'il réussit à convertir un Franc-Maçon, à l'article de la mort. Gros émoi chez les sectaires installés à la mairie, qui lui déclarent la guerre. Mais le curé, sous sa faible apparence, cachait la plus ferme des énergies : il soutient si bien les assauts que, loin de reculer, il lui arrive maintes fois de porter l'attaque chez ses adversaires.

Mais cette lutte ouverte ne pouvait durer. L'administration diocésaine, dans une pensée de conciliation comme aussi pour récompenser l'abbé Jouin, le nomma second vicaire à Saint-Augustin, une des plus belles paroisses de Paris. Au milieu d'un clergé nombreux l'abbé, qui n'avait d'abord aucune attribution spéciale, ne tarda pas à se faire une place et une large place. Au bout d'un an, on lui imposa d'office la seule œuvre dont

(1) Pendant les dix-huit premiers mois de son séjour à Joinville-le-Pont, il lui fut à peu près impossible d'approcher un moribond.

personne ne voulait : le catéchisme des garçons de l'école laïque. Je ne sais s'il ne s'en effraya pas quelque peu sur le moment, mais en quelques semaines, il avait transformé ses enfants, auparavant turbulents et indisciplinés. Sa méthode n'avait pourtant rien de bien original : un grand nombre de catéchismes — cinq séances par semaine —; des récompenses trimestrielles assez importantes pour exciter la convoitise, développer et entretenir l'ardeur au travail; des explications soigneusement préparées, suffisamment claires et concrètes pour accrocher l'attention. Mais il voulait que ce cours élémentaire de religion gardât une certaine unité et il remettait à chacune de ses collaboratrices des plans logiques et des leçons toutes prêtes. Ainsi était-il vraiment l'âme de ces réunions où son dévouement tout apostolique lui gagnait l'affection des enfants.

La sienne, qui prenait racine dans la charité la plus surnaturelle, leur avait été vouée en surabondance dès le premier jour. Aussi, il ne suffisait pas à l'abbé Jouin de se dépenser pour eux au catéchisme, il leur fonda un patronage pour les aider à persévérer ; mais c'était une œuvre assez singulière, puisqu'elle était sans domicile et sans abri. En l'absence d'une salle et d'un terrain de jeu en effet, il les emmenait prendre leurs ébats dans les grands bois qui entourent Paris. Au bout de quelque temps, il fallut bien que le curé de la paroisse leur procurât un asile. L'abbé Jouin n'attendait que son geste généreux pour faire jouer la comédie. Artiste, poète et musicien à la fois, il avait rêvé d'un théâtre chrétien qui parlerait aux yeux et au cœur, en même temps qu'il achèverait la formation des spectateurs. Il réalisa son projet en écrivant et faisant représenter sa pastorale de la Nativité. Elle unissait, écrit M. de Ségur, « à l'attrait d'une féerie, l'intérêt supérieur d'un oratorio, le charme chrétien d'un mystère et la nouveauté hardie d'une exécution partagée entre les artistes les plus célèbres et des jeunes gens du peuple de Paris ». Cette activité, malgré l'importance des domaines où elle s'exerçait, ne prenait pas tout le temps du second vicaire. Déjà très consulté, il lui fallait recevoir beaucoup de visiteurs. Il était assidu au tribunal de la Pénitence, et trouvait encore assez de loisirs pour préparer méticuleusement ses sermons et visiter les malades.

En 1890, l'abbé Jouin avait été promu premier vicaire : c'était un acheminement vers une plus haute dignité qui

du reste ne se fit guère attendre. Il fut nommé en 1894 à Saint-Médard, grande paroisse de plus de 50.000 âmes. S'il n'y resta que peu d'années, il n'en marqua pas moins son passage d'une manière durable. Les œuvres de jeunesse avaient produit des fruits magnifiques à Saint-Augustin, il n'eut pas de cesse qu'il n'en eut fondé de semblables à Saint-Médard : catéchismes pour les enfants des écoles laïques organisés avec autant de méthode et d'unité, avec un patronage pour faire durer leur salutaire influence. A Saint-Médard, il fut de plus comme à Joinville-le-Pont, le bienfaiteur des malades : il ouvrit pour eux une maison des Servantes des Pauvres.

Sa nomination à la cure de Saint-Augustin en 1898, le surprit au milieu de tous ces travaux. Dans ce poste de tout premier plan, il fut un chef respecté et écouté. Son attention s'étendait également à toutes les manifestations de la vie paroissiale et ses collaborateurs, quand ils étaient aux prises avec la difficulté, étaient sûrs de le trouver au courant de leurs œuvres et prêt à leur donner un conseil opportun. Il acheva l'ornementation de son église en faisant ériger à l'entrée du chœur, les statues monumentales de Saint-Augustin et de Sainte-Monique et en faisant décorer de peintures la chapelle des catéchismes ; il releva le grand orgue, fit restaurer l'orgue d'accompagnement et termina la chapelle de la Sainte-Vierge. Toujours attentif et, pitoyable aux misères des malades, il établit sur la paroisse des Servantes des Pauvres comme à Joinville et à Saint-Médard.

Mais il n'était pas constructeur à son dire ; il essayait plutôt « d'écrire dans les âmes », en y faisant pénétrer la doctrine du Christ. Pendant longtemps, chaque paroissien trouva tous les dimanches sur son prie-Dieu une petite brochure de son curé où étaient expliquées les prières de la messe du jour. Il ne lui suffisait pas de faire entendre du haut de la chaire et dans les entretiens privés, les graves enseignements de la foi et de la morale chrétiennes, il multipliait les articles dans son bulletin paroissial ; il fonda même une revue, la Revue du Catéchisme pour donner aux hommes du monde une connaissance plus étendue et plus approfondie de la religion. C'est encore dans ce même but d'enseignement, ou mieux d'éducation chrétienne, qu'il écrivit alors ses œuvres dramatiques et il s'imposa pour le réaliser, un travail de lecture considérable : un maître pensait-il à juste titre, ne doit rien laisser au hasard ; il faut que ses moindres

affirmations, surtout en matière historique, reposent sur du terrain solide, pour désarmer la critique. L'abbé Jouin poussait cette préoccupation jusqu'au scrupule, si l'on en juge par le nombre de notes savantes et de renvois aux ouvrages les plus autorisés, que l'on peut lire à toutes les pages de son œuvre théâtrale. Ce travail érudit et artistique à la fois fut même le point de départ d'un ministère assez inattendu. L'abbé Jouin y trouva l'occasion d'approcher plusieurs artistes de l'Opéra qui lui donnaient leur collaboration pour ses grandes séances, et de les convertir. C'est ainsi, entre beaucoup d'autres, que Pluque, chef de ballet à l'Opéra, reçut de ses mains la Sainte Communion sur son lit de mort, à soixante douze ans pour la première fois.

Ce ministère paroissial aussi chargé que varié n'empêchait point l'abbé Jouin d'étendre son action bien au-delà des limites de Saint-Augustin. Il avait été frappé par l'étendue de l'influence destructrice des sociétés occultes, et il avait résolu d'ouvrir les yeux aux catholiques et de les mener à la lutte. Il fonda donc vers 1912 la Revue Internationale des Sociétés Secrètes qu'il alimenta d'articles documentés jusqu'à sa mort et fit vivre longtemps de sa bourse en attendant que lui vinsent les abonnements en nombre suffisant. L'initiative de ce curé clairvoyant et réalisateur fut maintes fois bénie et louée par les autorités ecclésiastiques, par le Saint-Siège et en particulier par Benoît XV, dans le bref daté du 23 mars 1918 où il le nommait prélat de sa maison : « Nous savons, y était-il dit, que vous affirmez avec constance et avec zèle les droits de l'Eglise catholique — non sans péril de votre vie — contre les sectes ennemies de la Religion, enfin, que vous n'avez épargné ni peines ni dépenses pour répandre dans le public vos ouvrages en ces matières. » Tant de zèle avait en effet mérité cet encouragement : le cardinal Amette n'avait attendu que la cérémonie des noces d'or sacerdotales du curé de Saint-Augustin pour obtenir du Pape cette haute distinction honorifique. La carrière de Mgr Jouin devait recevoir une récompense encore plus éclatante ; en 1923, lors de son jubilé pastoral, Mgr Jouin fut élevé au rang de protonotaire.

Pendant les dix dernières années qui lui restaient à vivre, l'activité intellectuelle et physique de Mgr Jouin semblait à peine faiblir. Malgré son aspect débile, il conservait presque entières, les forces qu'il avait protégé-

gées toute sa vie, au prix de soins constants. Ainsi, il avait quatre vingts ans passés, quand une auto lui passa sur le corps, après l'avoir renversé : à peine dix jours après l'accident, on le retrouvait assis à son bureau devant ses dossiers. Il ne reculait pas devant la fatigue de longs voyages : l'année même de sa mort, il nous avait annoncé sa visite à Combrée pour la fête des Anciens. Dans sa dernière maladie, épuisé par la fièvre, il constatait lui-même qu'il ne pouvait pas mourir. Au travail de bonne heure dans la matinée jusque tard dans la nuit, il se tenait au courant de toutes les nouveautés : du fond de sa bibliothèque silencieuse, il dirigeait l'évolution de la Revue Internationale des Sociétés Secrètes — ses anciennes et toujours nouvelles amours — et rédigeait lui-même de nombreux articles qui témoignaient de la vivacité de son esprit. Ceux qui le visitaient alors étaient frappés par la limpidité de son regard tout rayonnant d'intelligence.

Mais ils n'étaient pas sans remarquer avec tristesse la pâleur de sa figure flétrie. On sentait bien que ce vieillard usé ne restait debout que par l'énergie d'une volonté qui ne veut pas tomber avant d'avoir achevé, ou du moins fait avancer son œuvre. Un souffle un peu violent serait sans doute capable de faire vaciller, et peut-être même d'éteindre cette flamme... L'alarme fut donnée au début de juin 1932. Mgr Jouin devait aller passer trois mois au Cannet, dans le Var ; or, le matin de son départ il se leva avec une forte fièvre qui le mina lentement pendant quinze jours. A aucun moment, il ne se leurra d'un vain espoir. Réconforté par la bénédiction spéciale que lui envoya Pie XI, il mourut pleinement résigné, le 27 juin 1932. L'agonie fut longue et rude. Décidément, ce grand lutteur ne voulait pas céder, même devant la mort. Il ne ferma les yeux qu'après qu'on eut récité le *Slave Regina*, afin de répondre au désir qu'il avait maintes fois manifesté pour son heure dernière. Peut-être attendait-il pour se rendre, qu'on ait prié la Sainte Vierge de lui servir d'introductrice au Paradis. Il l'avait si généreusement servie à Combrée et ailleurs par ses générosités empreintes d'affection filiale qu'elle ne dut point lui refuser le secours de son assistance.